

Littérature

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **35 (1967)**

Heft 9

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

cour où, cependant, le luxe et la luxure étaient réputés. Une réussite si facile et si brillante ne manqua pas d'inspirer quelques jalousies. Le cardinal Buldo était cousin des Médicis, les envieux représentèrent au Grand-duc que l'inconduite du prélat portait atteinte au prestige de sa famille. Cosme Ier fronça le sourcil, le cardinal craignit la disgrâce et Claude du Ruisseau sentit pour la première fois sa faveur menacée....

C'est alors qu'une idée géniale lui traversa l'esprit, qui assurerait sa situation et ferait taire les méchants: il imagina tout simplement de se faire adopter comme neveu par le cardinal Buldo. Celui-ci, de plus en plus épris, craignant par dessus tout de perdre celui qui faisait la joie de ses vieux jours et de ses nuits, se prêta de bonne grâce à la machination; il s'assurait ainsi un amant reconnaissant sinon fidèle jusqu'à la fin de la vie. Il n'avait pas de famille proche et craignait la solitude.

Il restait encore à obtenir l'accord, ou du moins la neutralité, du Grand-duc, et cela était moins facile. Claude se souvint alors des bontés qu'avait eues pour lui Catherine de Médicis, il lui rappela les petits services rendus autrefois et lui fit entrevoir les plus grands qu'il pourrait lui rendre à l'avenir. Catherine s'empressa d'envoyer à Cosme un juriste chargé de prouver que l'abbé du Ruisseau pouvait fort bien être effectivement le neveu du Cardinal Buldo. Des sommes importantes distribuées généreusement dans l'entourage du Grand-duc firent le reste. Claude du Ruisseau put bientôt signer de son nouveau nom parfaitement légalisé: Claudio del Ruscello. Les jaloux n'avaient plus qu'à se taire et l'ancien gardeur d'oies se trouva l'héritier d'une des plus grandes fortunes de Toscane.

Cette carrière si admirablement menée aurait pu s'arrêter là; mais il n'était pas dans le tempérament du jeune ambitieux de s'endormir dans la sécurité. Il avait alors trente ans et voulait profiter de tous les avantages de sa beauté tant qu'elle était encore éclatante. De plus, son «oncle», tôt vieilli par les excès sexuels, dépérissait rapidement. Il fallait profiter de lui tant qu'il était en mesure de procurer de nouveaux avantages. Claudio l'entraîna à Rome. Le pape Pie V avait été un grand ami du cardinal Buldo dans leur jeunesse, il n'avait rien à lui refuser, et c'est sur cela que comptait le beau neveu.

à suivre

Juin 1967 — R. Gérard

LITTÉRATURE

La Gazette de Lausanne a présenté, il y a quelques mois, la naissance de la revue française: «La Quinzaine Littéraire» par un interview, dans les termes suivants:

La panoplie des revues littéraires françaises, que certains estiment déjà trop abondante, vient de s'enrichir d'un bimensuel, «La Quinzaine littéraire», dirigé par François Erval et Maurice Nadeau. En fait, cette revue, par son esprit et sa présentation, est si peu comme les autres qu'on ne peut pas dire qu'elle s'y ajoute. Il vaudrait mieux dire qu'elle s'y

oppose. Un coup d'oeil sur ses pages suffit pour que soient saisis la nouveauté qu'elle apporte et les services qu'elle peut rendre à la littérature, à ceux qui la font, qui la lisent et qui la vendent.

Nous avons demandé à Maurice Nadeau de nous parler de l'événement.

— Comment l'idée vous est-elle venue de fonder la Quinzaine littéraire?

— Erval et moi y pensions depuis dix ans. La France possède de nombreux hebdomadaires où la littérature voisine avec d'autres matières. Vous les connaissez. Le ton est à la variété, le style se rapproche de celui du magazine. Nous rêvions, nous, estimant que le besoin s'en faisait sentir, d'une publication uniquement centrée sur l'actualité des livres. Ce qui se rapprochait le plus de notre idée était le Times literary supplement ou le New York Times book review. Mais ces revues-là sont rattachées, comme leur nom l'indique, à de grands quotidiens. Nous avons songé un moment à accrocher notre wagon à un grand quotidien de Paris, «Le Monde» par exemple, après quoi, en événement s'est passé aux Etats-Unis qui nous a encouragés dans la voie que nous avons finalement prise. Pendant la grève des journaux new-yorkais, il y a deux ans, est sortie une publication, le New York review of books, qui a prospéré malgré son indépendance, malgré l'absence de soutien financier important. Nous pouvions risquer nous aussi de sortir notre revue par nos propres moyens. C'est ce que nous avons fait.

— Puisque votre projet a pris forme, parlons-en au présent. Votre numéro deux est ouvert devant nous. Voulez-vous en faire le commentaire?

— L'article qui ouvre ce numéro est consacré à deux livres récents sur John Kennedy, celui de Sorensen et celui de Schlesinger. Cet article, écrit par Hans Morgenthau, professeur de science politique à l'Université de Chicago, illustre deux principes. Pour juger un livre, nous faisons appel à un spécialiste de la question. Sans récuser la qualité des critiques professionnels, nous croyons que pour porter un bon jugement sur un livre qui traite de la politique de Kennedy, il vaut mieux s'adresser à un bon connaisseur de la politique américaine. Demain si nous voulons faire un sort à un livre sur la Chine, nous chercherons à la Sorbonne ou au collège de France le professeur le plus qualifié en matière de civilisation chinoise.

L'autre principe est la place que nous voulons donner au domaine étranger. Paris n'est pas tout. Il faut en tout cas qu'il soit le lieu où résonne ce qui se fait ailleurs.

— Ne tournons pas les 32 pages de La Quinzaine littéraire. Je vois pourtant qu'après Morgenthau, c'est vous, Maurice Nadeau, qui vous êtes réservé la critique du roman de Drieu La Rochelle: Mémoires de Dirk Raspe. En l'occurrence un homme de gauche juge l'oeuvre d'un homme de droite.

— Je pourrais vous répondre que c'est là une bonne balance. Mais je vois ce que vous voulez dire. Non, nous ne récusons pas ce que nous

sommes, nous prenons nos responsabilités, mais nous nous efforçons à l'objectivité. La Quinzaine littéraire n'est pas un manifeste, ni le lieu d'une chapelle. Notre sommaire indique assez que nos collaborateurs viennent d'horizons différents. Nous nous voulons le plus large possible. Nous ne menons pas un combat, nous n'imposons rien. En aucun cas le lecteur doit avoir le sentiment qu'on lui dicte une opinion.

— Disons que l'orientation minimale de votre revue tient au choix de vos collaborateurs.

— Si vous voulez, mais comme le critère de ce choix est la compétence et non les idées personnelles de tel ou tel critique, le risque est ainsi limité au maximum.

— Pourtant, si demain Jacques Laurent publie un nouveau pamphlet contre le gouvernement, le compte rendu que vous en donnerez sera blanc ou noir selon que vous aurez fait appel à un adversaire ou à un partisan de cette politique.

— Dans un cas pareil nous pouvons fort bien envisager, si l'ouvrage en vaut la peine, deux analyses, la première venant d'un bord, la seconde de l'autre. Notre seul parti pris est celui de la qualité des oeuvres, c'est-à-dire des hommes. Prochainement, nous aurons un débat sur la critique entre Revel et Barthes. Entre eux La Quinzaine littéraire est neutre.

— Je reviens à votre numéro deux. Dominique Fernandez intitule l'article qu'il consacre à Terre lointaine de Julien Green: Comment on devient homosexuel. Autrement dit cet ouvrage à plusieurs angles n'est traité ici que sous celui d'un problème psycho-physiologique.

— Cela ne signifie pas qu'à nos yeux le seul mérite de Terre lointaine soit de poser le problème de *l'homosexualité*, mais il se trouve que ce problème qui est central à l'oeuvre n'a pas, à notre sens, été suffisamment mis en évidence par la critique. Dominique Fernandez, en insistant sur cet aspect, a donc fourni un complément aux réactions suscitées par ce livre.

— Et les libraires, quels services prétendez-vous leur rendre?

— Sur les 3000 libraires de France, 300 s'intéressent à leur travail. Les autres sont des gens estimables mais dépassés par leur marchandise. La Quinzaine littéraire, par la recension qu'elle fait des livres qui paraissent, leur offre une information. Le marchand de légumes sait faire tout seul le tri entre les diverses qualités de ses produits. Le libraire ne le sait pas toujours. Nous pouvons lui fournir notre aide.

— Quel a été l'accueil du public au lancement de La Quinzaine littéraire et quelles sont vos espérances?

— L'accueil a été fort satisfaisant. Succès de vente et succès de critique. Nous sommes bien partis. Reste la suite. Notre espérance est de faire de La Quinzaine littéraire un organe qui, dans le domaine du livre, jouerait le rôle de test de valeur. Cela suppose de la rigueur, de la continuité et de l'indépendance. Ce sont ces vertus qui nous apporteront la plus essentielle, la confiance du public. Nous nous emploierons à la mériter.

Louis-Albert Zbinden